

À hauteur d'hommes

Volleyball Après 42 ans d'activité au sein du LUC, Georges-André Carrel a quitté son poste d'entraîneur. Il raconte quatre moments qui ont construit sa passion de l'humain et du sport.

Simon Vuille

simon.vuille@lemaistrfranchise.ch

Georges-André Carrel
n'entraînera plus le LUC.

Maxime Schmid

«Je ne voyais pas le ciel»

► «En 1954, lors des championnats du monde de football, j'ai assisté au fameux quart de finale entre la Suisse et l'Autriche. J'avais 6 ans et dans la foule, je ne voyais pas le ciel. Je me rappelle des bruits, des cris, de la joie, mais pas des buts. La Suisse menait 3-0 et a fini par perdre 7-5. En sortant, j'ai dit à mon père: «Je veux être international suisse de football.» C'est clairement un début de passion, un début d'amour du jeu. Mon père a eu l'intelligence de ne pas écrire «impossible ou interdit» sur mon rêve. Au final, je ne suis devenu qu'international suisse de volleyball, mais quelle chance! Entre 6 et 12 ans, il n'y avait pas beaucoup de salles de gymnastique. Elles étaient basses, étroites, petites. Naturellement, nos terrains de jeu, c'était la rue. Sans la circulation d'aujourd'hui. On jouait avec nos règles, sans entraîneur. On apprenait à vivre avec nos corps. Ainsi est né en moi ce jeu qui m'a accompagné toute la vie.»

«Une querelle a tout changé»

► «C'est une anecdote très forte, un peu douloureuse: la querelle des anciens et des modernes au moment où le LUC est fondé, lors de la saison 1974-1975. Il y avait tous les membres de l'EOS (Energie Ouest Suisse) pour qui le volleyball était un alibi pour faire la fête, des rencontres, partager et boire des bières. C'est quelque chose de magnifique, j'ai beaucoup appris pendant cette période. Mais, en nous, certains joueurs se disaient: «Si on pratiquait le volleyball d'une manière un peu plus sérieuse en s'entraînant au moins trois fois par semaine?» Finalement, ce fut terrible. Dans une des salles en bas: un tableau noir, deux colonnes. Et cette question: «Qui veut rester à l'EOS? Qui veut rester au LUC?» Il y a eu une dizaine de personnes de chaque côté. Indiscutablement, cette scission a fait mal. Finalement, c'était une bonne chose. Autrement, le LUC n'aurait jamais pu voir le jour. Le directeur des sports de l'époque, qui m'a précédé, aurait refusé.»

es citations qu'il aime apprendre et réciter au fil des discussions sont-elles à l'origine de sa remarquable mémoire?

► Quand Georges-André Carrel évoque plus de quarante ans de passion au service du volleyball, les anecdotes fusent. Toujours agrémentées de multiples détails qui rendent ces instants si précieux. La carrière de l'entraîneur s'est arrêtée sur une quatrième place, le 22 avril dernier à Schönenwerd. Des regrets? «Bien au contraire, ça me permet de partir sur la pointe des pieds, de glisser vers demain. Cela me rappelle aussi que l'humilité est peut-être le mot le plus important pour un entraîneur», philosophe le Vau-

«Les «schmolitz» du président»

► «Avec les filles, la victoire en quart de finale de la Coupe d'Europe des champions contre Clamart, composées d'une pléiade d'internationales françaises, est un souvenir fantastique. Nous avons fait la première page de *L'Equipe* avec cet éditorial: «Volleyball français, *quo vadis?* Puisque maintenant, tu te fais même battre par la petite Suisse. Et ce n'est pas parce qu'ils ont un entraîneur demi-fou et passionné de volleyball qu'il s'agit d'une excuse.» Lors de la fête qui a suivi, notre président, Paul de Weck, avait fait le fameux «schmolitz» avec les onze joueuses. Les filles de Clamart se sont approchées de lui et lui ont dit: «On est jalouses, on aimerait aussi vous tutoyer.» Il a bu douze autres verres avant d'avoir le malheur de monter sur une chaise pour le discours officiel. Ce discours fut prononcé par la tour de Pise. L'alcool a commencé à faire son travail, on l'a accompagné au lit. C'est plus qu'une anecdote. Il y a plein de choses qui se sont liées ici.»

«J'ai pleuré puis j'ai arrosé»

► «La saison 82-83, celle du premier titre avec les garçons. J'étais entraîneur-joueur. Une victoire incroyablement, six mois après la mort de mon père. Un moment très dur. Mais c'était aussi la première présence de ma mère à un match de volley. Les larmes ont coulé par deux fois. Dans cette équipe-la jouait Pierre-André Leutenberger, l'actuel président du LUC à qui nous devons beaucoup, ainsi que Jean-Pierre Jatton, qui est au comité. Cette période a définitivement soudé une équipe. Dans le wagon du retour, j'ai rencontré le chef de chœur André Charlet qui connaissait bien mon père. Je lui ai dit: «Écoutez, il faut quitter le wagon-restaurant, nous sommes champions suisses, ça va être épouvantable.» Il m'a répondu: «Ne vous faites pas de soucis, je connais les chansons paillardes des étudiants.» Par contre, je pense que le contrôleur qui est resté faire la fête avec nous n'a pas eu beaucoup de promotion dans la suite de sa carrière.»

